

**PROFILS POETIQUES
DES PAYS LATINS**

JOSE MARIA FERNANDEZ NIETO

POEMES CHOISIS

NICE 1963

FN 3948

PROFILS POETIQUES
DES PAYS LATINS

JOSÉ MARIA FERNANDEZ NIETO

POEMES CHOISIS

NICE 1963



JOSÉ MARIA FERNANDEZ NIETO

Ces poèmes, traduits par Henri de Lescoët, font partie du recueil : "Le Trépied" * ("Alrededor de la Mesa", Bilbao, 1961). J.M. Fernández Nieto a publié : "Sans Printemps" (1946), "Poésies" (1946), "Bien qu'il fasse Nuit" (1947), "Paysage en Chair Vive" (1949), "La Mort apprise" (1957). Fernández Nieto est un poète extraordinairement humain, proche du peuple, dont il traduit très bien les gestes, les pensées les plus intimes, dans un style original et avec des accents bouleversants. Il dirige à Palencia (Espagne) la belle revue : "Rocamador", avec le poète Marcelino García Velasco.

* Le trépied est le symbole du foyer.

t. 1319895
c. 71864360

L'ETRANGER

Les rideaux des fenêtres s'ouvrirent
comme s'ouvrent les paupières d'un lis paresseux.
L'étranger traversa la place,
comme un parfum respiré à en mourir.

Les fleurs s'alarmèrent... Quelle surprise !
Quelque chose d'insolite traverse l'air ce matin.
Quelqu'un l'a frappé étrangement.
Jeanne, Elise, Mariane, trois chandelles,
trois lumignons d'amour, troublent la flamme
derrière les rideaux...

On dit, oui, on dit
qu'il est venu de Lerida,
sa serviette en crocodile le chante...
Ou bien de ceux de Ronda, peut-être, a-t-il les yeux,
d'un bleu de bouvier... Ou de Valencia...
(à ses narines de petit enfant, à son odeur de poussière...)
Et pourquoi pas de Sevilla ? Ne porte-t-il pas
une rose jaune à la boutonnière ?

Jeanne, Elise, Mariane se signent
pour chasser les amoureux fantômes
dont leur rêve minuscule est peuplé, car elles ne savent pas
qui est l'étranger, si c'est un prince
ou un inspecteur des alcools, ennuyé,
qui va recommander des pâtisseries d'espérances
pour le baptême prochain d'un arbre.

Il faut tenir compte que dans le village
on ne joue point au football, ou qu'on ne présente pas
des ministres colombiens accrédités,
ni qu'il y passe le long serpent des cyclistes,
et que les anges ne se querellent pas au sujet des automobiles

Il faut tenir compte qu'une mouche
a beaucoup plus d'importance dans le silence,
qu'un blanc faisant fureur au Togo,
ou qu'une femme incendiant un camp.
Il faut tenir compte qu'une jeune fille
veut boire de l'eau si elle est rare,
qu'une belle affaire est un événement au théâtre
et qu'une chanson n'est pas toujours admise
comme chose courante en arithmétique.

Il faut tenir compte que les jeunes garçons
étaient toujours les mêmes et regardaient
avec les uniques yeux en leur possession.

L'étranger dit : " Bonjour " .

Et quelqu'un répondit oui, que le jour était bon,
oui, qu'il était bon pour marcher ainsi,
en sifflant, en toute hâte, une chanson.

L'étranger questionna au sujet de quelqu'un,
d'une rose morte qu'il y avait ici,
au sujet de l'oreille d'un pauvre lévrier
et de l'amour d'un peuplier en octobre.

L'étranger, délivrant soudain son silence,
dit qu'il se nommait Juan Alegre,
et qu'il vendait des nuages, des coquelicots,
des paroles pour dire de vertes tristesses
et d'autres choses, pour toujours incomprises.

Jeanne, Elise, Mariane se replièrent
comme se replie dans la fleur les pétales.
De nouveau les rideaux des fenêtres se fermèrent
et l'air bâilla d'ennui...



LE PAIN

Délaissions les roses et les aurores,
oublions les campanules et les étoiles,
allons voir ce qui se passe au sujet du blé,
parce que se plaint le pampre de septembre,
allons voir pourquoi pleurent les raisins,
pourquoi Ramon insulte les calendulées.

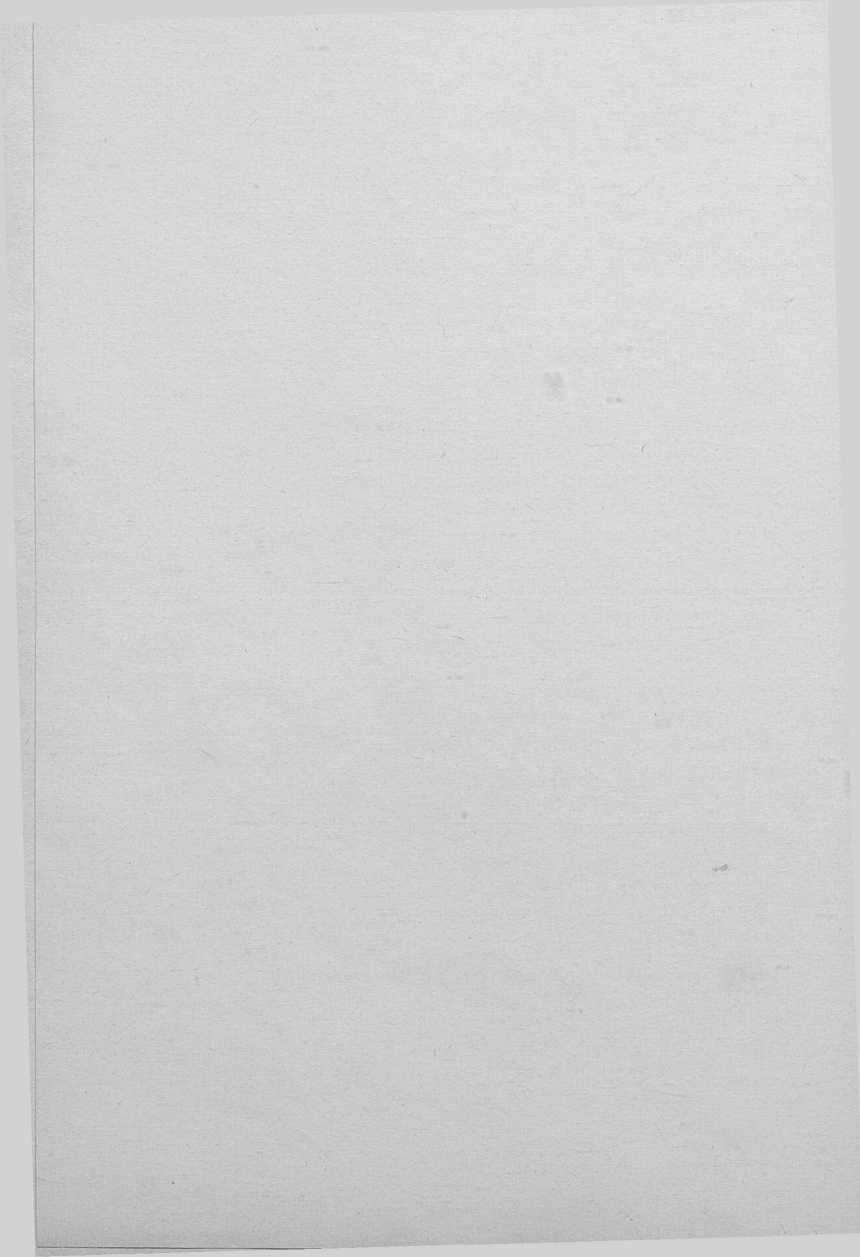
Laissons de côté les lis et les coquelicots,
approchons-nous du pain, du trépied,
de l'encoignure où tombe malade
de poussière un dictionnaire, où Cervantes
meurt, trahi par les chiffres.

Allons voir ce qui se passe, comment songent
les mouches, avec le sang de Don Diego,
comment fait son chemin le temps dans les terrines,
comment les tabliers célèbrent leur amour.
Laissons les peupliers et les eucalyptus,
car on est en train de parler du pain, dans les demeures,
parce que de pain l'homme vit, qu'il en a son odeur,
qu'avec le pain l'enfant rêve dans son collège.
Que du pain naît la haine, que Don Luis
mange du pain tendre, ne lui prêtant pas d'importance,
qu'il ne sait pas que le pain c'est ce qu'il veut,
que le curé prend son pain avec son chocolat
et le sacristain du pain sec, comme les oiseaux.

Que Jeanne a du pain, Elise du pain, Mariane
du pain, et du pain Mercedes, du pain avec des baisers,
du pain, oui c'est cela, avec des rêves et des sourires,
du pain avec des médisances, du pain avec le foyer,
du pain pour goûter par hasard des étoiles,
pour adoucir le doute, du pain avec des peines,
du pain avec de l'amour, Mariane, Elise, Jeanne
du pain ! Pourquoi ? Peut-être pour mourir.

C'est pour cela que sont si tristes les bouteilles,
pour cela, sans doute, que l'espoir pleure,
pour cela qu'un vers est moins qu'une larme,
pour cela qu'un cœur devient insipide ;
parce que le pain se raréfie, parce qu'à côté du trépied,
on ne parle plus que de cela, du pain triste,
du triste pain nécessaire à l'homme,
de Juan qui possède du pain, davantage de pain que les autres,
et qu'il y en a qui n'en ont pas pour se nourrir.

Et ainsi se révèle le peuple, avec le pain pour le retour,
cherchant le pain, non le pain quotidien,
non le pain de chacun, du pain pour le rêve,
du pain pour mille ou du pain pour être quelqu'un.
C'est pour cette raison que tant de portes sont fermées
et que les tamariniers ne peuvent plus croître...



LE CURÉ

Il parla au pampre nouveau, à la chaude lumière,
à l'épi saint, à la lande qui s'étend à perte de vue,
et seulement des enfants l'entendirent.

Il parla aux oiseaux fatigués,
pour l'adieu du blé,
pour les rivières mortes, pour le pleur
d'azur des colombes, pour le baiser
brisé par l'épée du souvenir.
Et seulement des enfants l'entendirent.

Il fut magistral, il parla de tout
ce qui peut se dire avec un baiser,
de félicité éternelle, de chemins,
de cœurs algides, d'un jour
dans lequel il parla avec un arbre, d'un soir
qui vit mourir d'amour une cigale.
Il fut magistral, il fut nuage,
il fut rossignol, je vous l'affirme,
moi, qui le vis s'élever dans le plus intime de l'être,
moi, qui vis sa soutane agonisante,
trembler de solitude, moi qui ai su
que seulement les enfants l'entendirent.

La tristesse a bien pu nous avoir dit
d'une porte fermée — lui, qui savait
que si Dieu le disait, trois et un font cinq —
qu'il aurait pu nous parler de maladresses,
de jupes soulevées, de fils posthumes,
de verts printemps en plâtre,
lui, qui sut pourquoi Ernesto voyageait,
pourquoi naquit Pascual un jeudi saint,
pourquoi quatre grains de beauté eut l'enfant ;
il aurait pu nous avoir dit de quelle façon
don Serafin acheta tant de silence,

lui qui sut retenir, à les mordre, ses paroles,
et se taire sur l'innocence de Juan...

Et seulement il parla de clartés,
d'odeur de paradis, de joyeuses
exaltations nouvelles, d'œillets
jaunes, d'oiseaux d'azur.

Sa conversation fut celle des étoiles,
de futures moissons d'univers
— et que sais-je — de tout ce qu'un enfant
— et sais-je donc comment ! — entend avec son doigt.

Le curé revint, s'assit ; et sur le trépied
tomba malade de tristesse son bréviaire,
tandis qu'au balcon de son espérance
s'effeuilla le géranium des psaumes.
Il déjeuna de sa tasse de songes,
baisa le crucifix, et s'endormirent enfin
ses mains, comme dans une sieste de colombes.

Ce qu'il voulut, c'est parler d'amour précipitamment,
rendre humides de larmes les paupières,
semer des versets du Christ dans les ténèbres,
se donner dans une pleine chanson, et à pleine vie !
Et seulement les enfants l'entendirent...

LA FIEVRE

Allons, laissons cela, il est déjà tard
pour dire que Juan est innocent,
pour parler d'une geôle qui agonise,
de quelques ciseaux privés de vie, d'un canari
qui mourut en août parce que personne
n'écoutait son cantique au foyer.

Vous ne pouvez pas vous figurer comme il est pénible
de parler d'un cœur sans mélodies,
d'un violon qui se meurt d'être silencieux,
d'un baiser cueilli dans un grenier, d'un verre malade,
ou d'une rose gravement seule.

Pourquoi raconter que Felix ne savait
pas contempler un crépuscule éloquent,
que Diego jamais ne connut la beauté
d'un soir d'octobre, ou par exemple,
que Don Manuel ne comprenait pourtant pas
le cœur d'azur des jeunes filles...

Raconter, enfin, que le peuple ne rêve
pas de la révolution des jasmins,
qu'enfin il ne pense plus qu'aux jeux de cartes,
au dieu de la pluie, au durs travaux

du prochain été, à si don Carlos
sēma du rouge Aragon, ou de l'hybride, par hasard,
ou à raconter que la faute en revient au Ministre...
Pourquoi dire tout cela, peut-être le savez-vous,
c'est dire que la Castille nous meurt,
qu'elle radote d'amour, qu'elle a la fièvre
des oiseaux et des étoiles, que quelque jour
elle perdra, dans les chaumes, la mémoire
et ne se souviendra plus si ce fut en septembre,
quand elle commença à se sentir condamnée
par le doigt de l'Europe...

Oh ! qu'il me paraît tard
pour parler de Ramon, de s'il était bon,
ou de s'il était paresseux, ou bien de Luisa,
ou encore de Luis, qui déjà est aïeul, aussi de l'alcade
inaugurant des écoles en songe.

Allons, laissons donc cela, il est déjà tard
pour dire que le curé se revêt de sa chasuble
pour le rituel sermon des dimanches,
il est bien tard pour parler inutilement,
tandis que le monde taille des étoiles
et que se meurent d'amour les coquelicots...

Dépôt Légal : 3^e trimestre 1963

